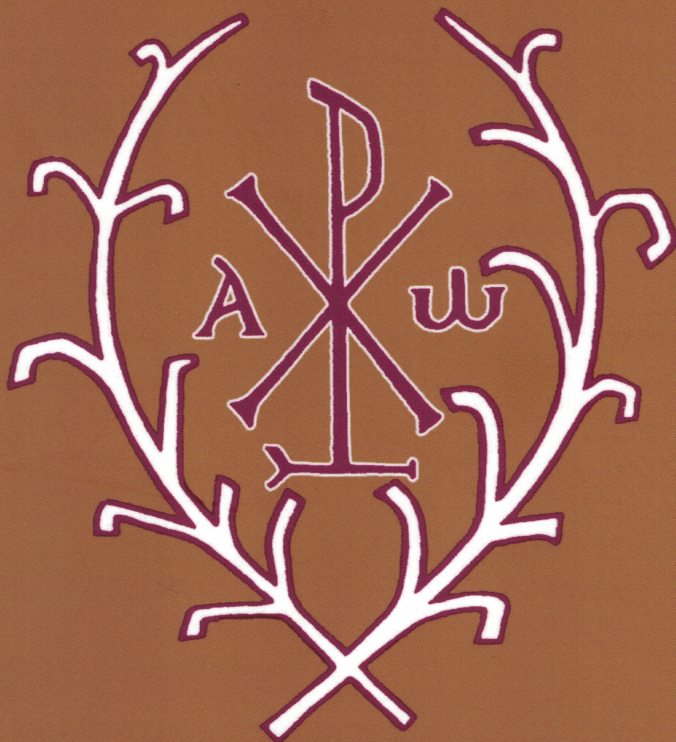


ΧΡΙΣΤΙΑΝΟΣ



XXVIII

UNE ÂME DE FEU

ZOIA KRAKHMALNIKOVA

**par Sergueï Serov, spécialiste de design, designer pour la revue
*Istina i Jizn***

Traduction et adaptation G. du Plessis

Zoïa Krakhmalnikova était au cœur de la vie culturelle russe. C'était une personnalité remarquée, d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles. Elle avait une intense activité littéraire, avait défendu une thèse à l'Institut de Littérature internationale, travaillé comme collaboratrice scientifique à l'Institut de Philosophie, puis à l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences, était publiée dans Novy Mir, Znamia, Literatournaia Gazeta, soit les meilleurs revues et journaux de l'époque.

Le metteur en scène de théâtre, mystique et théologien Evguéni Chiffers, qui avait attiré à lui beaucoup de membres de l'intelligentsia créatrice, avait eu une certaine influence dans la conversion au christianisme de Zoïa Krakhmalnikova - ainsi que le Père Dimitri Doudko, lui qui avait alors l'audace de prononcer des homélies et d'avoir des entretiens spirituels avec les paroissiens de son église.

Cependant ces influences étaient seulement extérieures. Le travail intérieur avait commencé longtemps auparavant. « Cela m'est très difficile de répondre à la question concernant la façon dont je me suis approchée de Dieu : c'est un mystère. La foi est une autre façon d'être. La mystérieuse sensation de la présence de quelque chose d'autre m'est venue très tôt, pendant mes premiers rêves, mes premières pensées, mes premières rencontres. Ce sentiment peut apparaître et disparaître, puis réapparaître. Ma foi est née quand j'ai compris que la mort n'existe pas. Je rêvais souvent que toutes les personnes que j'avais enterrées étaient vivantes... Jusqu'à ce que je trouve la foi, mon image de la vie ressemblait à un décor plat, en contreplaqué. Quand

je me suis éveillée à la vie réelle à l'âge adulte, j'ai vu un ciel en moi-même. Seulement, c'est une vision qu'il est presque impossible de décrire dans notre langue. »

En 1971, Zoïa Krakhmalnikova reçut le baptême. Le Père Dimitri Doudko qui avait été pendant un certain temps son père spirituel, fut bientôt interdit de ministère par les autorités ecclésiastiques, pour « violation de la discipline ecclésiastique », c'est-à-dire pour ses homélies et entretiens spirituels. Ils furent autorisés par la suite, mais il fut envoyé dans une église de village de la banlieue de Moscou. Quant à Zoïa, les autorités civiles apprirent finalement son baptême et lui firent perdre son travail.

L'Espérance

Après la perte de son emploi, Zoïa se mit à travailler pour Dieu. Elle appela *Nadejda* (L'Espérance) le recueil de lectures chrétiennes qu'elle se mit à composer et à éditer, en y mettant toute la passion de son expérience littéraire et de son talent. Il n'existait alors aucune littérature chrétienne, tout était interdit, mais par des voies mystérieuses, commencèrent à affluer vers elle des lettres de prêtres et d'évêques qui avaient été réprimés, des témoignages de nouveaux martyrs arrivant de lieux de détention, des oeuvres des Saints Pères. Ses propres articles étaient publiés dans *L'Espérance* et l'un d'eux était intitulé "Y a-t-il une Espérance en Russie ?"

Cette *Espérance* dont elle dirigeait la publication regroupait des œuvres de Pères de l'Église peu connues en Russie, des directives spirituelles de pasteurs orthodoxes, des témoignages sur la vie en Christ, des récits de conversion, des informations concernant le destin de saints russes, de héros, de justes, de martyrs de la foi. La revue traitait aussi de problèmes particuliers liés au développement de la culture chrétienne contemporaine en Russie, publiait des poèmes, récits, souvenirs. L'éditrice ne poursuivait aucun but commercial ou politique.

Bien évidemment, toute activité d'autoédition (*Samizdat*) et de diffusion était considérée en elle-même comme criminelle, et une autoédition sur des thèmes religieux à plus forte raison. Toute activité religieuse était hors la loi, et une édition à l'étranger (*Tamizdat*) augmentait le danger. Certes, cela faisait peur, mais Zoïa considérait qu'il n'était pas possible de le faire de façon anonyme ou de se cacher derrière un pseudonyme. C'est pourquoi elle fut arrêtée en août 1982.

Le feu

Elle fut finalement condamnée à 6 ans de privation de liberté, soit un an de prison et 5 ans d'exil. Dans la prison de Lefortovo et dans cinq autres prisons de transit, puis durant ses 5 ans d'exil dans l'Altaï, le feu de sa foi flamba toujours plus fortement.

« La prison fut pour moi une grande grâce, elle m'a rendue libre. C'est précisément là que j'ai commencé à aimer Dieu véritablement », a reconnu Zoïa. Ce feu céleste lui a permis de dépasser et anéantir définitivement sa propre peur, en lui donnant courage, audace, joie et paix intérieure. Ce fut une « quiétude bénie » comme elle aimait à le dire.

En prison et en exil, elle vivait une vie supplémentaire, la deuxième ou plutôt la troisième. « La première fut une longue vie jusqu'à mon baptême, la deuxième un parcours de la foi, parcours vers la prison, la troisième est celle que je vis maintenant, debout près de la fenêtre de la prison. « Je me tiens près de cette fenêtre et il me faut pénétrer dans le feu. Il flambe déjà et j'ai peur. La peur n'a pas seulement pénétré en moi, elle m'a recouverte entièrement. Je suis sans force et tout ce qui est resté en moi, toutes mes forces, sont tendues pour cacher ma peur. "Pour l'instant, nous n'allons pas toucher vos proches", m'a-t-on dit. "Nous avons en mains vos écrits, et si vous ne nous dites pas par qui, quand, pourquoi, et où ont été lus les œuvres des saints Pères et écrits spirituels rassemblés dans votre *Espérance*, vous nous déliez les mains". « Mon Dieu, que vont-ils faire à mes proches et à mes amis, à mes enfants ? Que signifie : "Vous nous déliez les mains ?" »

Je touche le feu et ne peux l'éviter car il m'entoure. Pour en sortir, je dois d'abord y pénétrer. Si je n'y entre pas maintenant, je sais que je serai brûlée par le feu éternel, là où le temps n'existe pas. Abraham devait jeter son fils dans le feu car il aimait tellement Dieu qu'il ne pouvait pas lui désobéir. »

Le mot « feu » se répète sans fin dans les pages de son livre. Elle comprend, accepte, éprouve par tout son être la Sagesse biblique et la Bonne Nouvelle évangélique. « Je recueille le feu, il est très important pour moi, toute mention du feu dans la Bible me concerne. Je me suis trouvée en face de cette réalité, et maintenant ou jamais je dois rejeter tout ce "christianisme" banalisé par le mensonge qui m'a été imposé par le Prince de ce monde. » À mesure de son entrée dans le feu de la Sainte Écriture, Dieu se révèle à elle toujours davantage, la renforçant et la transformant : « Qui est près de Moi est près du feu. » « Le Christ est venu apporter le feu sur la terre, le feu de la foi, le feu

par lequel sera purifié tout homme qui l'a accueilli, mais l'humanité a banalisé le christianisme en lui ôtant son feu. »

La prison et l'exil n'ont pas seulement renforcé la foi de Zoïa en transformant son cœur en un buisson ardent. Un autre fruit de son amère captivité fut un renouvellement de ses sentiments concernant l'Église du Christ, en lui donnant compréhension profonde et claire vision de son destin, de sa place et de son rôle dans l'Histoire, l'éternité, la vie contemporaine. « Nous sommes allés déjà adultes vers le Christ et vers l'Église, à une époque qui a été appelée "Renaissance religieuse". Dans l'intelligentsia, pour la première fois depuis de longues années, est apparu un intérêt pour l'Église. »

Ce n'était pas pour la première fois depuis des années, mais bien pour la première fois depuis des décennies, presque comme au début du XXème siècle. L'intelligentsia qui s'est tournée vers l'Église orthodoxe russe dans les années 1970, en croyant en elle comme une, sainte, synodale et apostolique, n'appartenait pas, dans sa majorité, à la tradition ecclésiale, presque complètement anéantie. Il lui fallut tout redécouvrir par elle-même, en se tournant vers l'Évangile, les Pères et la Tradition de l'Église, mais principalement vers la source première. « Nous sommes allés vers l'Église parce que telle était Sa volonté. » C'était la ferme conviction de Zoïa.

Après sa libération, elle écrivit quelques articles et livres qui formulaient des constatations sur l'état de l'Église orthodoxe russe à l'époque. La *glasnost* décrétée par Gorbatchev lui avait rendu la liberté. Mais, pour cette femme orthodoxe russe, humble héroïne proclamant le Christ d'une voix douce, cette liberté n'avait qu'un sens et qu'un but : confesser la Parole de Dieu qui brûlait dans son cœur, ne pouvait rester contenue dans son âme et explosait au dehors. Il ne s'agissait pas d'un article, mais d'une sorte de manifeste exprimant les sentiments et pensées des plus grands croyants russes. Ses paroles étaient fortes, justes et belles, brûlant les consciences, héroïques d'une certaine façon pour notre époque mauvaise. L'image de Zoïa dans notre regard spirituel se confond avec l'image des premières chrétiennes confessant la foi debout, seules, majestueuses devant les puissants de ce monde, car le Patriarcat de Moscou, revêtu d'une toge politique, était devenu puissance de ce siècle. Mais Zoïa n'était pas seule, car derrière elle se tenait le Christ.

Zoïa estimait ne pas pouvoir répondre à certaines questions « maudites », mais qu'il était de son devoir de les poser. « Quel est le sens spirituel des persécutions sans précédent éprouvées par le christianisme au XXème siècle ? Quelle leçon a ainsi été donnée par le Seigneur à l'humanité et dans quel but ? Quel est le sens de son projet et quels fruits a apportés et doit encore apporter cette "récolte de sang" du XXème siècle ? Selon moi, ce serait bien trop

audacieux d'essayer de répondre à de telles questions. En Russie, on a dit et on répète encore maintenant qu'il est important de poser la question, mais que la réponse sera donnée quand viendront les temps pour cela. »

« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Là où l'Église le cède au monde, elle perd sa liberté, car elle est le pilier et l'affirmation de la Vérité et est appelée à affirmer la Vérité en ce monde. » Zoïa cherchait des restes ou des germes de cet Esprit dans les différentes confessions et branches de l'arbre chrétien, aussi bien chez les passeurs de frontières orthodoxes que dans les nouvelles initiatives ecclésiales, comme l'Église apostolique orthodoxe dont était membre le père Gleb Yakounine avec lequel elle sympathisait.

« Dans l'Église, le bon droit ne se trouve pas du côté de ceux qui survivent grâce à des compromis avec leur conscience, mais du côté de ceux qui marchent sur les pas du Christ. » Tel était son principal critère. Zoïa s'est rendue plusieurs fois en Terre Sainte, et, au cours de son dernier voyage, le Père Joseph Kiperman lui a fait connaître un moine catholique, le Père Daniel Rufeisen. Ce dernier avait créé en Israël une Communauté chrétienne unique qui s'efforçait de faire renaître la première Église chrétienne par un retour à la Tradition apostolique sur place et par la perception directe de ses racines locales. « L'esprit ferme du Père Rufeisen, sa pureté d'enfant, l'attrait de sa personnalité, la sainteté de son âme, produisirent une très forte impression sur Zoïa et ils devinrent comme frère et sœur », se souvient le Père Kiperman.

Le péché de l'antisémitisme

C'est sans peur, fermement que Zoïa s'opposa à ceux qui saccageaient et détruisaient la Russie en se déclarant « patriotes » et essayant de faire passer les idées du national-bolchevisme et de l'antisémitisme pour des valeurs chrétiennes. En 1994, elle composa et publia un recueil d'articles intitulé *L'idée russe et les Juifs : un débat funeste. Christianisme, Antisémitisme, Nationalisme*. « Ce livre est pensé comme une alternative chrétienne à la menace du fascisme russe qui pourrait prendre la place d'un totalitarisme dont la Russie ne s'est pas débarrassée – un totalitarisme accompagné cette fois d'un nationalisme agressif », écrit Zoïa dans l'introduction, comme si elle regardait 25 ans plus tard.

Elle parle du danger tragique que constituent des idées et sentiments religieux

conduisant non à l'Amour légué à l'humanité par Dieu, mais à la haine, et comme toujours pose carrément la question : « Le christianisme est-il coupable comme communauté de personnes confessant la Foi au Christ ? Chaque chrétien individuellement est-il coupable du fait qu'au cœur de la civilisation chrétienne s'est produit un crime de dimension considérable : le meurtre de 6 millions de gens qui n'étaient pas coupables de quoi que ce soit - parmi lesquels plus d'un million et demi d'enfants ? »

Dans la partie historique de son œuvre, elle a rassemblé de très beaux et rares articles consacrés au destin religieux de la Russie et d'Israël. Dans la partie contemporaine intitulée "Le Christianisme après Auschwitz et le Goulag", elle réunit des contributions de six auteurs (y compris elle-même), avec des remarques de grande portée sur la destruction de la troisième Rome.

« Pourquoi faire mourir Dieu encore une fois ? De toute façon, Il ressuscitera ! »

L'horrible péché de l'antisémitisme doit être éliminé par le repentir : « En se convertissant, l'Homme convertit le monde » écrit-elle dans son article. « En se purifiant du mal, il purifie le monde. Si le monde ne se purifie pas par le repentir, Dieu le purifiera par le feu. »

Chaque mot de Zoïa elle-même est du feu. « L'antisémitisme est foncièrement un péché. Il est inspiré par une haine satanique non seulement vis-à-vis du peuple que Dieu a appelé élu, mais vis-à-vis de Dieu Lui-Même. C'est un péché luciférien, le péché de l'envie et de l'orgueil. Non seulement c'est une croix pour les victimes, mais c'est un danger aussi pour les persécuteurs. C'est ce qu'a risqué le Pharaon qui s'est lancé dans un duel avec Dieu qui voulait faire sortir son peuple de l'esclavage du pays d'Egypte... Israël a été choisi par Dieu pour sortir de l'esclavage. Le parcours de l'humanité pour se libérer de l'esclavage commence en Egypte et dure jusqu'à la fin du monde. L'antisémitisme, c'est le "complexe de Pharaon", l'endurcis-sement du cœur contre Israël, peuple élu par Dieu. »

« Votre monastère, c'est la Russie »

C'est dans l'église Saints Côme et Damien qu'a été célébré l'office des morts pour Zoïa. Et ce qui était mystérieux est devenu clair, car dans son cercueil elle reposait en habit monastique. Longtemps auparavant, 20 ans plus tôt, elle avait secrètement reçu la tonsure. Je n'ai appris cela que juste avant sa mort, quand Zoïa demanda que l'on prie pour elle en tant que moniale Catherine.

Dans sa chambre se trouvait toujours un lutrin d'église, avec un Évangile, un psautier ou un livre de prières. Pour une raison ou une autre, cela ne paraissait pas étrange. Les icônes dans le "coin des icônes" étaient banales. Tout cela paraissait non intentionnel et assez simple. Elle est partie trop tôt. Quand je l'ai connue, elle souffrait en permanence des jambes, car la prison et les années glacées de l'exil n'étaient pas restées sans conséquences sur sa santé. Par la suite elle n'a plus pu marcher et est restée couchée. Arrivèrent de nouveaux malheurs. C'est alors qu'à côté du lit, sur le mur et le rebord du divan a été installée une iconostase composée de quelques petites icônes pour qu'elle puisse prier en restant couchée.

Nous pouvons un peu comprendre en quoi consistait pour elle cette vie monacale cachée à partir de son livre intitulé *L'idée russe de Mère Marie* (paru en 1997). Il est consacré à une femme juste qui a fait naître une nouvelle forme de sainteté russe : Mère Maria Skobtsova. Dans ce livre que Zoïa m'a donné et que j'ai parcouru, on voit presque à chaque page combien étaient proches les pensées et sentiments de Mère Marie et les siennes, en commençant par cette confession : « Maintenant, il est clair pour moi que le christianisme doit être un incendie, ou qu'il n'existe pas. »

Quant à Zoïa, elle écrit comme si elle parlait de son *Espérance* : « Mère Marie se refuse à une vie monastique selon une règle et choisit sa propre voie sans cesser de créer : des poèmes et des articles où sont rassemblées pensées et visions les plus précieuses, citations importantes pour elle de théologiens connus, références aux Saints Pères de l'Église qui nous ont aidés à commencer notre ministère pour Dieu et pour le monde, ce monde qu'elle reçoit comme son "monastère". »

Mère Marie a « souffert par la Russie », comme Zoïa pendant toute sa vie : « Mère Marie estimait que le temps était venu où le monde devient monastère pour une moniale. Les mots écrits il y a longtemps par Nicolas Gogol : "Votre monastère, c'est la Russie" sont devenus prophétiques. » « Mère Marie, cela se voit dans ses articles, écrit Zoïa, possédait indubitablement un don qu'elle définissait comme parole prophétique. Tout ce qu'elle écrit au sujet de la liberté ecclésiale possède un lien direct avec l'absence de liberté de l'Église en Russie dans la période de Lénine et Staline, qui a laissé les conséquences spirituelles, morales, sociales et politiques les plus graves à l'époque postérieure à la perestroïka, époque caractérisée par une constante revanche dans tous les domaines de la vie.

L'Espérance est une façon de voir qui a permis à Zoïa de la voir partout. Elle voyait la Russie comme un bateau en train de couler mais qui pouvait être sauvé, et le combat intérieur qui se déroule dans le cœur indépendamment des conditionnements extérieurs est l'un des principaux moyens de ce salut... « Dans les camps et prisons du Goulag soviétique, les confesseurs de la foi s'en sont allés vers les déserts du cœur et en eux le combat spirituel n'a pas cessé et aujourd'hui encore il ne cesse pas. » Il est certain qu'une prière secrète pour la Russie s'élevait dans les cœurs de Mère Marie ... et de Mère Catherine.

Istina i Jizn

Zoïa considérait le design comme un don, une mission donnée par le Créateur : mettre en valeur les espaces du monde dans des formes qui s'opposent à la médiocrité et à la vulgarité. Selon elle, la Russie « est trop conservatrice et l'a toujours été. Les Bolcheviks l'ont congelée pour de longues années et il faut espérer que le design pourra aider à la décongeler en changeant l'esprit, le style et le paysage de notre vie. »

En 1994, Zoïa m'a fait venir en qualité de designer pour la revue chrétienne *Istina i Jizn* (Vérité et Vie). Le fondateur et rédacteur en chef était un prêtre catholique, Alexandre Khmel'nitsky, un religieux dominicain. La rédaction était composée principalement d'orthodoxes, héritiers spirituels du Père Alexandre Men. Pendant 15 ans, cette revue mensuelle fut très importante et très chère pour moi.

Pour le soixantième anniversaire de son rédacteur en chef, un numéro spécial de la revue fut imprimé en son honneur, en un seul exemplaire. Zoïa, dans un article intitulé : "Chapeau bas" disait ceci : « La revue *Istina i Jizn* a commencé à paraître au moment où était encore fraîche la mémoire des années et des décennies de terribles persécutions religieuses, et les discussions à leur sujet n'avaient pas cessé à cette époque. Dans ces conditions, décider de faire paraître une revue chrétienne indépendante relevait d'un véritable exploit. C'était l'exploit d'un prêtre. Nous rédacteurs de la revue, lui sommes reconnaissants de nous avoir permis d'exprimer notre Foi, notre Espérance en une renaissance de la Russie avec le Christ. »

Les publications régulières de Zoïa dans la revue ont beaucoup façonné son message. Elle écrivait au sujet de la confession de foi, ouverte et audacieuse, que le Christ attend de nous ; elle traitait du mystère de Gethsémani comme du mystère de l'Amour divin, dénonçait l'ivrognerie comme un péché

conduisant à la mort car elle anéantit une réalité héritée du Royaume des Cieux : l'image de Dieu en l'Homme. Elle faisait connaître les confesseurs et les justes de l'Église des catacombes de Russie. Elle parlait aussi beaucoup d'artistes proches d'elle au plan spirituel.

Elle a écrit d'un poète qu'il possédait un sens spécial qui lui donnait un sentiment de « constante alerte "citoyenne" », de tendresse secrète et d'inquiétude, non pour lui-même mais pour autrui. » Zoïa voyait cela chez les autres parce qu'elle était elle-même exactement ainsi, tendre et rigoureuse en même temps, et possédait aussi ce sens particulier. « Dans une société d'où étaient éliminés les prophètes et les prêtres, on avait besoin de consolateurs. »

Elle présenta le Père Serge Boulgakov comme un homme de Dieu, un philosophe et l'un des acteurs du "mouvement des chercheurs de Dieu" : c'est ainsi qu'étaient appelées de longue date les personnes douées du sens de Dieu et du sens de l'Église. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'ils avaient la foi ? Pas seulement, car beaucoup sont croyants, mais le sens de Dieu, la sensation de son omniprésence n'appartiennent qu'à certains, ceux que le Christ appelle "le sel de la terre". Il est évident que Zoïa elle-même était l'une d'entre eux.

Je suis reconnaissant au Père Joseph Kiperman et à Dieu d'avoir pu rencontrer Zoïa qui m'a montré clairement qu'à notre époque troublée, on peut sans peur avancer sur le chemin de la Vérité et de la Vie. Celui de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour : La Foi en Dieu, l'Espérance dans le Seigneur, l'Amour pour le Christ.



EN PRISON COMME UN HOMME LIBRE

ALEXANDRE OGORODNIKOV

Interview recueillie en janvier 2019 par Natalia Bolchakova

Traduction et adaptation G. du Plessis

Né en 1950, A. Ogorodnikov a mené une vie extrêmement mouvementée. Il est passé progressivement du marxisme au christianisme le plus libre, en témoignant notamment de sa liberté au cours de presque neuf années d'une très dure captivité. Sur le plan religieux, il a pris conscience qu'il était croyant en 1973 et communié alors pour la première fois dans une église orthodoxe. Il fait connaissance la même année du Père Alexandre Men, du Père Dimitri Doudko et de Mgr Antoine Bloom, métropolitain du Patriarcat de Moscou en Grande Bretagne, lors d'un passage de ce dernier en URSS. En 1974, il crée avec Vladimir Porech un cercle religieux et philosophique intitulé « Le Séminaire chrétien » (au sens universitaire du mot « séminaire »). Ses membres étaient environ 30 et, parmi eux, ultérieurement, quatre devinrent prêtres, deux diacres et un, spécialiste des religions. Ils prenaient part aux réunions au moins une fois par mois, en venant de différentes villes. Ogorodnikov était le leader charismatique de ce groupe informel.

Natalia Bolchakova : Raconte- nous, s'il te plaît, comment tu es devenu croyant et à quel point cela a changé ta vie ?

Alexandre Ogorodnikov : Tout a commencé au printemps 1973, quand a été diffusé le film de Pasolini : « L'Évangile selon Saint Matthieu ». C'est un grand film. En dehors des acteurs jouaient aussi des gens que le réalisateur a simplement trouvés dans la rue. Plus tard, je suis allé à l'endroit où il a été assassiné en Italie. Je l'estime beaucoup parce que ce film m'a vraiment retourné. Il m'a aidé à prendre conscience de ce que Dieu existe, à le sentir. Pasolini me l'a montré et j'ai accueilli la personnalité vivante de Jésus-Christ.

N.B. : Était-ce avant ou après la lecture de l'Évangile ?

A.O. : La lecture de l'Évangile a eu lieu juste quelques minutes avant, quand je me rendais par le train à une présentation privée du film. Je n'ai pu lire que quelques chapitres.

N.B. : À ce moment-là, le séminaire avait déjà commencé à se former ?

A.O. : Il existait déjà, mais sous forme de rencontres spontanées, de rencontres de frères à la recherche du sens de la vie, de la jeunesse d'une « contreculture », si l'on peut dire, en essayant de comprendre comment vivre,

dans quel but, par quel chemin passer. Nous nous rapprochions du christianisme. J'ai connu alors Sandr Riga (poète et apôtre de l'unité). Il était membre de ce qui ressemblait à une communauté. Nous rencontrions cette communauté, prenions part à ses réunions de prières. Je voyageais alors beaucoup en Russie avec mon frère Boris. C'était ma première activité missionnaire spontanée, nous avions des rencontres avec la jeunesse dans des foyers de jeunes. Dès l'été 1973, s'est formé un cercle de gens avec lesquels nous avons commencé à organiser des sortes d'agapes. Il était très important pour nous de comprendre ce que signifie être chrétien. En nous rencontrant, nous organisions des repas en commun où nous invitons nos amis et discussions avec eux des questions de foi. À ce moment-là, nous n'étions pas membres de l'Église, nous étions des orthodoxes spontanés.

Au cours de nos rencontres, nous avons commencé à comprendre qu'il était insuffisant de dire : « Alléluia, Alléluia », qu'il n'y avait pas de profondeur dans notre foi, et peu à peu, sans en être conscients, nous marchions vers l'Église. Mais, à la vérité, pour moi personnellement, il était difficile d'entrer dans l'Église. Beaucoup de choses étaient incompréhensibles, étrangères, j'avais reçu une éducation athée. Pendant longtemps, je n'ai pas pu trouver d'église, me décider à communier, me signer : ma main devenait aussi lourde que du plomb, je n'y pouvais rien. Bien que baptisé depuis mon enfance, car ma grand-mère avait fait cela sans en parler à mes parents, étant donné que mon père était membre de la nomenklatura locale.

Tout d'un coup, un jour, je me suis réveillé tôt le matin et suis allé dans une église, sans savoir pourquoi, et sans même déjeuner. Le plus étonnant, c'est que l'église était pleine un jour de travail habituel, il y avait beaucoup d'intellectuels, alors qu'à l'époque soviétique, cela était lourd de conséquences. Ce qui me frappait aussi concernait les visages des gens, comme s'il était écrit sur eux qu'ils possédaient un secret, comme s'ils comprenaient et savaient quelque chose que j'ignorais. La célébration liturgique avait commencé. J'avais 23 ans et j'avais l'impression que l'officiant était un vieillard. Sa façon de célébrer me tira des larmes que je ne pouvais arrêter. Le « vieillard » prononça une homélie, puis s'avança avec la coupe et des personnes, pas très nombreuses, allèrent communier. C'était la première liturgie de ma vie. Je ne connaissais rien alors, ni le sens de la communion, ni la nécessité de se confesser auparavant. Je comprenais seulement que c'était le principal mystère. Une force inconnue me poussa impérieusement vers la communion, et je m'approchai de la coupe le dernier. Le « vieillard » me regarda dans les yeux et j'eus la sensation qu'il regardait directement dans mon âme et comprenait tout de moi, mon identité, mes péchés et mes espoirs, mes maux et mes joies, que j'étais absolument nu devant lui.

N.B. : Ainsi, il t'a donné la communion ?

A.O. : Oui, et me semblait-il, avec un soin particulier. J'ai fait ma première

communion le jour de la Saint Nicolas. Le 19 Décembre. Jour de mon entrée dans l'Église.

N.B. : Qui était celui qui t'a donné la communion ?

A.O. : J'ai su par la suite que c'était le Métropolitain Antoine de Souroge.

N.B. : Oui, le « vieillard » avait alors 58 ans. Et c'est après cette communion, ton entrée dans l'Église orthodoxe, qu'a commencé manifestement ton chemin spirituel ?

A.O. : Oui, le chemin de compréhension de la foi, de l'approfondissement. J'ai fait la connaissance d'Anatole Krasnov-Levitine, et il m'a conduit, en janvier 1974, jusqu'au Père Alexandre Men pour qui Anatole Krasnov-Levitine était une référence. Nous avons tout de suite parlé de tout, ouvertement. J'ai parlé au Père Alexandre d'un groupe de gens formant un *séminaire*, qui se rassemblaient périodiquement en provenance de différentes villes : Smolensk, Leningrad, Vilnius, Kiev, Moscou, à la recherche d'une voie vers la Vérité, vers Dieu. Ils voulaient comprendre comment vivre dans la foi, et « non dans le mensonge », comment être chrétiens de nos jours.

En m'adressant au Père Alexandre Men, je voulais que notre mouvement reçoive une direction plus précise et un contenu sérieux. Nous avons évoqué un séminaire clandestin. Le Père Men a beaucoup soutenu cette idée, m'a fait connaître quelques personnes. Nous avons commencé à établir des plans, discuté des détails. C'est alors qu'il a abordé le danger que tout cela puisse venir aux oreilles du KGB, parce que des « indics » étaient présents dans sa paroisse.

N.B. : Vous avez continué à vous rencontrer ?

A.O. : Oui, il a noté pour moi une liste de livres à lire (parmi ceux que l'on pouvait se procurer), mais, dans la mesure où notre *séminaire* se développait activement et où nous étions déjà surveillés par le KGB, j'ai compris que mes visites faisaient courir un risque au Père Men et à sa communauté et que je n'en avais pas le droit, même s'il souhaitait que je vienne pour la liturgie. Je m'efforçais de ne pas spécialement me faire remarquer, sachant que j'étais suivi par le KGB. Nous lui adressions des personnes qui pouvaient lui être utiles pour son travail et il faisait de même. Sans nous concerter, nous échangeions. Au cours d'une rencontre à deux, peu avant mon arrestation, il m'a dit : « Alexandre, vous faites un travail très important. Par votre action missionnaire, vous défendez une position, consolidez un territoire, élargissez les horizons de notre liberté clandestine. Sur votre arrière-fond, notre activité paraît plus inoffensive. »

De façon générale, grâce à ma découverte d'une Russie chrétienne clandestine, j'ai compris que l'Église n'est pas seulement une institution mais

le Corps du Seigneur, le Corps du Christ. Quand le Père Jean Krestiankine est devenu mon père spirituel, j'hésitais à lui parler de mon *séminaire*, de peur qu'il ne soit pas d'accord et ne bénisse pas cette activité. J'ai cependant décidé de le faire et fut admiratif de son accueil enthousiaste et de son soutien. Je fus surpris jusqu'à ce que je comprenne qu'il agissait non par des mots, mais dirigeait mes pensées et intentions par la prière. Chaque rencontre avec lui communiquait tant de joie, un « lac d'amour ». C'était un état de béatitude.

N.B. : Ces gens étonnants, ces rencontres invraisemblables, tout cela se produit en URSS dans les années 1970 du siècle dernier, à l'époque de la « stagnation », d'une lutte féroce contre les dissidents (ceux qui pensent autrement), de persécutions contre la foi. Cela t'a été donné comme une avance sur l'avenir, la consolidation de ton immunité spirituelle, pour avoir assez de forces et supporter dignement les terribles épreuves qui t'attendaient, ne pas perdre la dignité humaine dans des conditions de péril mortel, ne pas te briser, rester toi-même dans la réalité infernale du camp.

A.O. : Oui, j'ai reçu tant de cadeaux, tant de leçons. J'ai aussi vécu une rencontre étonnante, chez vous, en Lettonie.

N.B. : Avec le Père Tavrione Batozski ?

A.O. : J'avais beaucoup entendu parler de lui mais n'allais pas le voir parce que certains moines étaient réticents à son sujet. Ils considéraient que sa célébration quotidienne de l'eucharistie n'était pas juste, ils étaient réservés. Mais, j'avais entendu dire du bien de lui par différentes personnes lui ayant rendu visite. Je suis allé le voir pour comprendre si sa réputation était confirmée ou non. J'ai assisté à la cérémonie liturgique et compris beaucoup de choses. Puis, je me suis trouvé à la fin d'une queue immense allant jusqu'à sa maison. Après 20 ou 30 minutes, tout d'un coup, une porte s'est ouverte et il m'a appelé. Quand je suis entré dans la maison où il recevait, il m'a regardé et m'a dit : « Prions ! » Je me taisais et il a commencé à prier avec ses propres mots. Pendant sa prière, j'ai ressenti la présence du Dieu vivant. Puis, il m'a beaucoup troublé. Se tournant vers moi, il s'est incliné jusqu'à terre. Puis il s'est relevé, m'a remis une importante somme d'argent. J'ai résisté en disant : « Père, il ne faut pas ». Il m'a alors pressé la main en me disant que c'était sa bénédiction. Je ne pouvais refuser. Ensuite, nous avons pris congé. Quand il m'a béni, j'ai tout compris.

N.B. : Qu'il s'était incliné devant tes futures souffrances ?

A.O. : J'ai compris que je devais me préparer à l'arrestation. J'ai compris aussi que j'étais auprès d'un saint homme.

N.B. : Comment as-tu compris cela ?

A.O. : Dès que je suis sorti de chez lui et du monastère, ont tout de suite commencé des tentations, des attaques. L'influence de sa sainteté, diffusée

par lui sur les autres, était ressentie par les forces des ténèbres et elles se jetaient sur moi, il était impossible de me cacher.

N.B. : Ces années-là sont apparues de nouvelles formes de répression, À côté de la captivité traditionnelle dans les prisons et les camps, ils se sont mis à enfermer dans des hôpitaux psychiatriques, jusqu'à l'anéantissement complet de la personnalité. En l'absence de tout contrôle. Le fait que Sandr Riga s'en soit tiré est un miracle.

A.O. : Nous avons longtemps enduré les persécutions contre nous, mais quand ils ont placé des croyants dans des hôpitaux psychiatriques pour leur foi, je n'ai pas pu le supporter.

N.B. : Qu'as-tu fait ?

A.O. : J'ai adressé une lettre au Président du Conseil Œcuménique des Églises, le Docteur Philip Potter.

N.B. : Il était peu vraisemblable qu'elle lui parvienne.

A.O. : D'autant moins vraisemblable que le Vice-Président de ce Conseil était le Métropolitain Nicodème Rotov, qui disposait du pouvoir de bloquer tous les courriers venus d'URSS et des pays d'Europe de l'Est. Je ne sais donc comment, mais ma lettre ouverte lui est parvenue et, comme dans les romans, un jour je me suis réveillé célèbre. On a cité ma lettre dans tous les grands journaux mondiaux, elle a été lue sur les ondes des radios étrangères. J'écrivais qu'en URSS était apparu un mouvement de jeunesse chrétienne appelé « Renaissance » et que, malgré les persécutions, une génération nouvelle était venue vers l'Église. Je liais notre mouvement aux nouveaux martyrs, en disant que les paroles de Tertullien (« Le sang des martyrs est semence de chrétiens ») étaient confirmées par notre croissance sur le sang des nouveaux martyrs russes. Quand cela a retenti sur toutes les antennes, ce fut comme un coup de canon. Et, évidemment, je décrivais les réactions du pouvoir, du KGB. On peut imaginer le choc quand un speaker lit à la radio d'une voix posée : « Nous, dans les années 1920-1930, avons fusillé tous les papes, tous les hommes d'Église, alors vous, espèces de poux, d'où sortez-vous ? »

N.B. : C'est un extrait de ta lettre ?

A.O. : Je ne faisais que citer le discours du KGB.

N.B. : D'où est sorti cet esprit de liberté ? Qui t'a enseigné à aimer la liberté dans un pays sans liberté où tout est fait pour que tous oublient cela ?

A.O. : Nous n'avons pas cédé à la peur, mais repoussé les limites de la « liberté autorisée », affirmé la liberté par notre comportement, tout cela était

très « organique » dans notre esprit de solidarité, de fraternité, d'amour. L'esprit de liberté même était dans notre activité.

N.B. : « Vous êtes appelés à la liberté, frères », comme l'écrivait saint Paul.

A.O. : Devenus croyants, nous avons pris conscience de notre responsabilité colossale pour tout ce qui se passe dans le monde, comme enfants de Dieu, comme ses collaborateurs. Il nous a fait confiance, donné pouvoir et force. Nous sommes avant tout responsables devant Lui de tout ce qui se passe, ici et maintenant.

N.B. : Vous êtes, semble-t-il, tombés dans le mille en répondant par vos actions aux questions de la jeunesse contemporaine.

A.O. : Nous avons, en quelque sorte, déterminé le caractère et l'esprit de cette jeunesse de la contre-culture. Beaucoup de ces jeunes qui sont devenus très connus, et pas seulement dans le domaine musical, étaient avec nous. Le créateur du groupe de rock « La Machine du temps », Andrei Makarevitch, était membre de notre *séminaire*, plusieurs membres du groupe « Aquarium » de Boris Grebenchtchikov faisaient aussi partie de notre *séminaire*. Nous sommes devenus un centre de rassemblement.

N.B. : Ces années-là, malgré les persécutions secrètes et publiques, beaucoup de jeunes se réveillent, refusent de mentir et cherchent à vivre selon leur conscience et leur foi. Est venu alors l'épanouissement du mouvement dissident qui se battait pour les droits de l'homme, le respect des lois existantes. Ses participants s'efforçaient de faire connaître au grand public tout licenciement et toute arrestation.

A.O. : Je voudrais souligner que nous avons pris au sérieux l'appel à ne pas vivre dans le mensonge de Soljénitsyne. Nous l'avons fait nôtre, beaucoup ont simplement quitté les universités, renoncé à une carrière et choisi une vie socialement moins élevée, mais plus honnête.

N.B. : Tu étais alors concierge ?

A.O. : Oui, officiellement je travaillais comme concierge et c'était mon travail préféré. Alors une armée de concierges, de gardiens et chauffagistes s'est répandue à travers le pays. Être croyant à l'époque soviétique, c'était accomplir pleinement le principe de ne pas vivre dans le mensonge. Et les croyants sont venus remplir aussi les rangs de cette armée, parce qu'ils étaient chassés des instituts, licenciés de leur travail, exclus du Parti, rayés de la liste des demandeurs de logements, etc. Le croyant, par sa vie intérieure, parce qu'il n'est pas de ce monde, mais d'un autre monde, est imprévisible, dangereux, une menace pour le puissant Pouvoir.

N.B. : Ils voulaient se débarrasser de toi paisiblement, noblement, ils t'ont proposé de quitter volontairement l'Union soviétique.

A.O. : Nous ne voulions pas émigrer, mais créer ici une vie digne. J'ai dit au KGB : Pourquoi dois-je quitter mon pays, vous êtes les occupants ici, c'est à vous de partir d'ici. Pour cette raison, ils se sont promis de briser dans un camp un croyant intraitable comme moi.

N.B. : Ainsi, tu t'approchais du moment de confesser ta foi.

A.O. : Le temps était venu de répondre de mes paroles, confirmer ma foi en Dieu par des œuvres, ne serait-ce que par de petits sacrifices. Ils m'ont arrêté le premier, et après un an, ont commencé à arrêter les participants du *séminaire*. Ils ont arrêté le Père Gleb Yakounine en 1979. Ils nous ont encore donné un an pour nous raviser.

N.B. : Ton arrestation était comme le déclenchement d'un feu rouge pour ceux qui restaient, mais cela n'a pas marché.

A.O. : Dès que je me suis trouvé en captivité, j'ai compris que la prison peut signifier des choses très différentes. Pour l'un, cela peut être une simple mauvaise maison de vacances soviétique. Tout dépend du comportement sur place. Si quelqu'un était prêt à faire des compromis, le Pouvoir répondait volontiers, lui créait de très bonnes conditions de séjour. Mais moi, je me comportais en prison comme un homme libre. Le règlement prévoyait que, si un maton entraînait dans la cellule, il fallait décliner son identité, la durée d'incarcération, etc. Je ne l'ai jamais fait. Bien plus, si j'étais à genoux et priais, quelle que soit la personne qui entraînait, je ne me levais pas et n'arrêtais pas ma prière.

N.B. : Comment réagissaient-ils ?

A.O. : Ils étaient furieux. Par exemple, avec une pompe, ils inondaient ma cellule puis y refoulaient des saletés, je devais rester longtemps debout contre un poteau en béton. C'est comme un siège, mais tout était fait pour que je ne puisse pas m'asseoir. Il n'y avait pas de lit en planches pendant la journée. Tout était fait contre l'homme, pour le torturer, l'humilier, le briser.

N.B. : Et encore faire des grèves de la faim dans ces conditions ?

A.O. : Quand je me suis préparé à être arrêté, j'ai essayé de faire la grève de la faim, car je comprenais qu'en prison, c'est l'une des quelques méthodes de combat. Mais, j'avais tellement faim que je n'ai pas pu tenir une journée. J'avais une piètre opinion de moi. Ensuite, de façon inattendue, je suis devenu un champion dans ce domaine. À partir du moment de mon arrestation, j'ai commencé à faire cette grève. J'ai été étonné que ce soit facile et même agréable.

N.B. : Certes, avec l'aide de Dieu.

A.O. : N'importe quel petit sacrifice de ton côté est compensé au centuple. La grâce, les révélations, les leçons que j'ai reçues en prison ne sont pas comparables à ce que je reçois en liberté. Mon cœur était si purifié, je percevais tout si fortement, je le ressentais physiquement comme sur ma peau. Quand j'avais faim et que la peur me dominait, se dessinait pour moi une image évangélique : sept corbeilles avec des pains, rassemblées par les apôtres. Ils les avaient oubliées, avaient laissé les pains. Je prends ces restes et les mange, comme du pain béni.

N.B. : Une grande partie du temps passé en captivité l'a été au cachot ?

A.O. : Le cachot est un endroit bétonné où le lit de planches n'est ouvert que pour la nuit. Ce ne sont pas des planches de bois, mais en fer pour que le condamné ait plus froid. Quand ils placent quelqu'un au cachot, ils lui enlèvent ses vêtements de prisonnier et le revêtent d'un vêtement spécial. Il est très mince pour que le condamné ait plus froid. De plus, les endroits où je me trouvais étaient situés au Nord : l'Oural polaire, la Sibérie. Dans la minuscule pièce, il n'y a rien, que la faim et le froid. Aux non-grévistes de la faim, ils donnent 300 grammes de pain, soit 100 grammes matin, midi et soir, et c'est tout. Si l'on frappe au carreau, ils donnent aussi de l'eau à boire. Le deuxième jour, ils donnent moins de pain. C'est une torture par la faim. Si l'on place au cachot un solide gaillard pendant 15 jours, il en sortira en chancelant le long du mur, c'est prouvé.

N.B. : Pourquoi t'ont-ils puni si sévèrement par le cachot ?

A.O. : Pour diverses raisons : intervention en faveur d'un prisonnier, ou, par exemple, pour la prière du « Notre Père ». Un « Notre Père » valait 15 jours de cachot, pour les autres prières, ils donnaient 10 jours.

N.B. : Comment cela, pour un Notre Père ?

A.O. : Quelqu'un me demandait : Alexandre, écris-moi le « Notre Père ». Ensuite, ils confisquaient la prière et disaient que pour Ogorodnikov, c'est 15 jours. Si j'écrivais une autre prière et qu'ils la trouvaient, ils me donnaient 10 jours.

N.B. : Le poids spécifique de la prière du Seigneur était plus grand.

A.O. : Au cachot, j'avais certaines visions. Il m'arrivait souvent de me voir dans la taïga : à flanc de coteau se trouvaient des gens que l'on va fusiller pour leur foi. Le peloton d'exécution se prépare et je cours pour me trouver parmi eux, être fusillé et recevoir une balle avec eux. Cela m'arrivait constamment. Mais, à cette époque, ils ne fusillaient plus.

N.B. : Et la Bible, ils l'ont enlevée ?

A.O. : Pour le droit de posséder une Bible, j'ai fait une grève de la faim. Ils manipulaient, employaient la Bible comme un levier. Après un long combat, ils

me l'ont donnée, mais si quelque chose ne leur plaisait pas et que je ne faisais pas de concessions, ils me l'enlevaient. Telle était leur tactique. J'étais contraint de faire la grève de la faim pour la Bible, et je l'ai faite pendant plus de 100 jours.

N.B. : As-tu ressenti la bénédiction divine pour toute cette résistance pouvant te coûter la vie ?

A.O. : Oui, autrement je n'aurais rien pu faire. Le premier jour de prison, quand des détenus ont voulu m'enlever ma veste, une veste de qualité, je leur ai dit : « La paix soit avec vous, frères. Vous, les rejetés du monde entier, Dieu vous aime comme les autres », et je me suis mis à prier. Nous avons prié debout et soudain, (de dos), j'ai senti un changement d'atmosphère tout autour. À la fin de la prière, un silence respectueux s'est établi dans la pièce. J'ai compris alors comment me conduire en prison. C'était la volonté de Dieu.

Cependant, le commandement était furieux que je me conduise comme possédant un pouvoir. Ils disaient qu'ils pouvaient physiquement me mettre à genoux, mais avaient besoin que je le fasse de moi-même. C'est pourquoi, j'ai passé une partie de ma détention avec des condamnés de droit commun. Mais j'entrais tranquillement dans la pièce où ils se trouvaient. Pendant toutes ces années, je n'ai pas subi de violences. De façon générale, les détenus me traitaient avec grand respect. Pour eux, un croyant était comme un saint.

N.B. : Un semblable témoignage a été donné par un prêtre catholique de Lituanie, le Père Stanislas Dobrovolskis, qui a passé presque 10 ans au Goulag, de 1946 à 1956. Il disait que, pour lui, c'était un bonheur de souffrir pour le Christ, qu'au Goulag sa foi était forte, qu'il était si joyeux de célébrer la messe dans le baraquement à minuit, après la journée de travail, quand tous dormaient. Personne ne disait de mal de lui, tous le vouvoyaient. Les détenus lui donnaient des choux et il a pu conserver toutes ses dents. Il ne craignait qu'une chose : mécontenter Dieu.

N.B. : Le fait que, comme tu le disais, ils te mettaient toujours au cachot à Pâques était aussi une sorte de leçon pour les détenus ?

A.O. : Oui, les leçons étaient constantes, d'ailleurs pas seulement pour ceux qui formaient notre communauté chrétienne, mais aussi pour le commandement du camp. Parfois, les leçons étaient très dures.

Je vais prendre un exemple de ce qui est arrivé quand je me trouvais dans un camp pour délinquants particulièrement dangereux. Un soir du Samedi Saint, je suis appelé par le commandement, et le chef du camp, le lieutenant-colonel Jouravkov, s'assoit et me lit un avis de mise au cachot pour 15 jours. Quant à moi, de façon inattendue, je lui dis sans réfléchir : « Je suis frappé par votre témérité et votre insolence. Admettons que je sois un chien, mais vous ne

ci figurait ton nom.

A.O. : Je ne supposais même pas qu'ils puissent connaître mon sort.

N.B. : Seul Dieu pouvait réunir une telle quantité de gens dans le monde entier en une aspiration unique. C'est en cela aussi que se trouve le miracle de sa miséricorde, le témoignage de sa présence dans le monde.



SANDR RIGA, POETE ET APOTRE DE L'UNITE

Par Irina lazykova, iconographe, membre du groupe Oecumena depuis les origines

De son vrai nom Alexandre Rotberg, Sandr Riga est né à Riga le 16 septembre 1939, de père letton et de mère polonaise. Il appartient à cette génération de jeunes gens et jeunes filles qui, en Union soviétique, au tournant des années 1960-1970, ont commencé à éprouver, sous des formes diverses, une aspiration spirituelle en rupture avec l'idéologie soviétique et l'athéisme obligatoire. Parmi eux, quelques-uns ont découvert la foi chrétienne. Ce fut le cas de Sandr. S'il avait été baptisé dans l'Eglise catholique, il avait mené jusqu'à la trentaine une vie assez décousue, plutôt désœuvrée, loin de la religion. De manière inattendue, on lui offrit un jour une Bible, évidemment introuvable en URSS, et quelque temps plus tard, il vécut une conversion intérieure. Installé à Moscou, il fut rejoint par quelques compagnons tournés comme lui vers le Christ, les uns orthodoxes, les autres catholiques, protestants, d'autres encore sans rattachement confessionnel. Ils se réunissaient régulièrement, par petits groupes, dans des appartements. Leur mouvement a pris le nom d'« Oecumena », mais il était centré moins sur le dialogue œcuménique tel qu'il est pratiqué en Occident, que sur la prière commune, l'entraide. Sandr et ses amis ont particulièrement contribué à développer le sens de la dimension communautaire du christianisme, dimension qu'il était pratiquement impossible de vivre en URSS. Pour ses membres, oecumena a été une véritable école de vie chrétienne. Ils étaient éparpillés dans plusieurs villes du pays. Parmi les membres de ce groupe, on compte notamment l'actuel archevêque catholique de Riga, Mgr Zbignevev Stankevics.

En 1971, Sandr Riga se mit à publier une petite revue intitulée « Prizyv » (L'Appel). Quand je dis « publier », il faut comprendre qu'elle était dactylographiée en quelques dizaines d'exemplaires et circulait de main en main sous le manteau, ce que l'on appelait le « samizdat », et c'est sans doute l'une des plus anciennes revues en samizdat.

En 1984, Sandr fut arrêté pour « propagande antisoviétique », soumis pendant 9 mois à des interrogatoires interminables à la Boutyrka, puis jugé sans comparaître par un tribunal qui le déclara irresponsable et l'envoya dans un asile psychiatrique « spécial » pour une durée indéterminée.

Le 15 novembre 1984, Sandr fut convoyé à Blagovechtchensk, à la frontière avec la Chine, en transitant par Sverdlovsk, Krasnoïarsk, Irkoutsk, Tchita. Le voyage dura 50 jours. Blagovechtchensk signifie en russe « l'Annonciation »,

et on y envoyait un prisonnier puni précisément parce qu'il annonçait aux hommes la Bonne Nouvelle ! Et ce n'est pas pour rien qu'à l'époque soviétique, on l'avait surnommé Grobovechtchensk, « annonce de la tombe » : c'est l'enfer qui y attendait Sandr.

Le traitement a commencé par l'injection d'une énorme dose de sulfazine. La température s'élève jusqu'à 40°, les muscles se tordent jusqu'à une douleur infernale, tout l'organisme agonise. Après une deuxième injection, Sandr fut saisi d'une crise cardiaque, un tel « traitement » pouvait être fatal. Or il souffrait depuis sa naissance d'une anomalie cardiaque, cela pouvait être particulièrement grave pour lui. On changea son « traitement » et on lui prescrivit de la triftazine, mais il ne s'en sentit pas mieux, les muscles sont paralysés, le patient éprouve un sentiment d'angoisse, d'agitation, sa volonté est annihilée, il est assailli d'idées suicidaires.

L'étape suivante, furent les chocs à l'insuline ; il en reçut 30. Inutile de décrire comment cela se passait. C'est une énigme que Sandr en ait réchappé avec son cœur malade, il n'y a qu'une réponse : il était protégé par Dieu. Est-ce qu'il priait à ce moment-là ? Il ne s'en souvient même pas, tout cela était trop cauchemardesque, il avait le sentiment d'une impasse totale allant jusqu'au désespoir ; certains jours, il ne comprenait même plus s'il était en vie ou s'il était mort, la mort aurait été certainement un soulagement.

Il faut aussi savoir que dans les hôpitaux spéciaux de type fermé étaient également enfermés des malades souffrant de troubles psychiques aigus et même des assassins, des maniaques, des sadiques, qui n'étaient nullement isolés des autres, et il était difficile de savoir s'il mourrait plutôt d'un choc à l'insuline ou si un maniaque lui trancherait la gorge.

Quant au médecin traitant (si l'on pouvait parler de « médecin »), du nom de Spak, il aimait beaucoup discuter avec les patients. Dans ses notes sur son séjour à Blagovechtchensk, rédigées après sa libération, Sandr a rapporté ce dialogue :

- Est-ce que vous voudriez que vos amis pensent du bien de vous ?
- Bien sûr.
- Vous croyez que le Christ peut maintenant venir et vous libérer ?
- Je ne sais pas.
- Vous croyez en Dieu ?

Après un long effort et dans un rôle :

- Oui.

Et cela dura non pas un jour, mais des semaines, des mois et des années. Sandr ne comprenait même pas combien de temps avait passé depuis qu'il était arrivé à Blagovechtchensk. Il était oppressé d'être totalement isolé du monde, et les rares lettres qu'il recevait de sa mère ne renfermaient aucune information, mais son amour le réchauffait tout de même. Aucune autre personne n'avait le droit de lui écrire, de lui envoyer ne serait-ce qu'une simple carte. Que se passait-il à l'extérieur, ses amis étaient-ils en vie ? Qu'était-il advenu de Zossia (Sophia Beliak, l'organiste de Jitomir, qui avait été condamnée à cinq ans de camp et cinq ans de relégation) ? Et du père Iouzef (Iossif Swidnicki, condamné à cinq ans de camp et trois ans de relégation) ? Et de ceux qui étaient restés en liberté, mais certainement sous les radars du KGB ? Sandr ne savait même pas qu'avait été arrêté Volodia Frenkel, le poète de Riga. Il sera arrêté en 1985, alors que la *perestroïka* allait juste commencer.

Mais, un jour, Dieu lui envoya un signe. Alors qu'on avait légèrement allégé son traitement en voyant que le « patient » n'était pas violent, Sandr décida que ce serait pas mal de faire un peu de lecture, demanda qu'on lui apporte ses lunettes et la direction donna son autorisation. Sa mère les lui avait envoyées dans leur étui et, quand il l'ouvrit, il lut « *prizyv* » (*l'appel*) ; c'était seulement la marque de fabrique, mais ce mot sonna pour lui comme une musique, c'était un signe de l'extérieur, un signe d'en haut.

Combien de temps avait passé, il ne s'en souvenait plus, mais un jour, il remarqua qu'il y avait des changements à l'hôpital et, à l'occasion d'un de ces examens où l'on décide qui peut sortir, il dit à son voisin, précisément un Letton : si on ne nous fait pas sortir aujourd'hui, on ne le fera jamais. Un peu de temps passa encore et il se produisit l'impossible : il fut transféré à l'hôpital psychiatrique de Riga. Le 9 mars 1987, il traversa par vol spécial tout le pays, de l'Extrême-Orient jusqu'à l'ouest, jusqu'à Riga.

Sandr passa environ quatre mois à l'hôpital psychiatrique de Riga ; les conditions étaient tout à fait différentes, il pouvait recevoir les visites d'amis, il revint peu à peu à une vie normale, il apprit que non seulement on ne l'avait pas oublié, mais que beaucoup de gens priaient pour lui en Union soviétique et dans d'autres pays, que toute l'opinion internationale était intervenue en sa faveur, le pape Jean-Paul II, Margaret Thatcher, Ronald Reagan, Amnesty International, Keystone College. Des amis lui apportèrent même une carte postale imprimée en Occident avec sa photo et cette légende : Non à la peine de mort pour Alexandre Riga. Tout cela assurément lui donnait des ailes, lui rendait espoir, lui redonnait des forces.

Le 20 juillet 1987, Sandr fut libéré, c'était la *perestroïka*, Gorbatchev était au pouvoir depuis deux ans, de sérieux changements avaient commencé dans le pays, on avait commencé à libérer les prisonniers politiques sous la pression de l'opinion internationale avec laquelle Gorbatchev ne voulait pas se brouiller après avoir décidé de renouveler le pays.

Après sa libération, Sandr passa deux mois chez sa mère à Riga, puis, en septembre, il rentra à Moscou.

Le 16 septembre 1987, le jour de son anniversaire les membres d'*Oecumena* se réunirent dans sa petite chambre à Moscou derrière la gare de Riga, librement, sans craindre d'être arrêtés. Un an plus tard, le pays fêta solennellement le millénaire du baptême de la Rus', l'Eglise reçut officiellement la liberté, les temps avaient vraiment changé, mais qu'apporterait cette liberté, on n'en savait encore rien.

Après les épreuves, *Oecumena* se réunit à nouveau autour de Sandr, mais pas tous, certains s'étaient détachés, n'avaient pas résisté aux difficultés et aux persécutions, bien que ce fût le cas de peu d'entre eux. Quelques-uns avaient quitté le pays et cela peut se comprendre, car on craignait que la liberté puisse être suivie de nouvelles répressions, certains avaient des enfants et il fallait les élever. Le rideau de fer s'était effondré et les gens pouvaient regagner leur patrie historique, les juifs Israël, les Allemands d'Asie centrale l'Allemagne.

Mais les membres d'*Oecumena* qui étaient restés poursuivirent leur mission. Sans doute les formes ont-elles un peu changé. A présent, c'était surtout à travers la culture, les expositions, les festivals, les conférences, que la liberté permettait de parler largement du christianisme. C'est précisément dans ces années-là que le Père Alexandre Men faisait des conférences dans les clubs et les maisons de la culture, on l'invitait à la télévision, il avait pris la parole dans un stade, des prédicateurs occidentaux venaient dans le pays, Billy Graham, Kalevi Lehtinen, le pays était prêt à entendre la parole de Dieu.

Sandr est devenu célèbre, on parlait de lui en Occident. De nouveaux membres rejoignirent *Oecumena*, qui élargit son activité, à côté de la revue *Prizyv*, qui en restait le manifeste philosophique et théologique, parut une autre revue, *La Coupe*, avec un programme plus large, littéraire et artistique, publiant des personnalités déjà célèbres, Grigori Pomerants, Zinaïda Mirkina, Natalia Trauberg, et d'autres qui n'étaient pas encore connues, Olga Sedakova, Andreï Souzdaltsev, Alexandre Zorine, Valentina Kouznetsova.

Oecumena n'était plus seulement un réseau de petits groupes de prière, mais un cercle plus large de personnes de bonne volonté attachées à l'unité.

Oecumena élargit également ses relations extérieures, ses anciens et ses nouveaux amis invitèrent Sandr à l'étranger, il passa plusieurs mois en Italie dans la communauté *Memores Domini*, appartenant à Communion et Libération, installée à la villa Ambiveri à Seriate, près de Bergame. C'est également là qu'est établi le centre *Russia cristiana*, dirigé par le père Romano Scalfi. Ce centre a beaucoup fait pour les croyants en Russie ; non seulement on y priait, ce qui était le plus important, mais dans la bibliothèque on rassemblait des informations sur les personnes persécutées pour leur foi. Il y avait notamment des documents sur Sandr, des lettres, des communiqués de médias occidentaux, des témoignages ; aujourd'hui cette bibliothèque est ouverte aux étudiants qui étudient la culture russe, parce que la question des répressions en Union soviétique est très importante pour comprendre l'histoire russe.

Sandr avait toujours rêvé d'aller en Italie, en particulier à Florence, depuis l'enfance il était amoureux de Botticelli dont la Madone du Magnificat était suspendue au-dessus de son lit et il la contemplait souvent, en entendant une musique angélique et pensant qu'un jour il la verrait de ses yeux, mais alors il avait dû se diriger dans une tout autre direction, non celle de Florence, mais de Blagovechtchensk. Cependant, Dieu réalise tout de même nos vœux les plus intimes et Sandr aboutit à Florence et y retrouva son homonyme Sandro Botticelli, y vit ses tableaux. Il séjourna également à Rome, Pise, Bergame et dans d'autres villes d'Italie, pays qui lui était très proche. Pendant son séjour à Rome il fut reçu par le pape Jean-Paul II qui était intervenu pour sa libération.

Quand, au début de leur activité œcuménique, Sandr et les premiers membres du groupe eurent préparé le premier numéro de *Prizyv*, ils décidèrent que la revue devait être bénie par un évêque. Mais ils ne savaient vers qui se tourner ; tous les hiérarques en Union soviétique, orthodoxes comme catholiques, étaient dans le viseur du KGB et même les plus honnêtes et les plus bienveillants craignaient de se charger d'un tel fardeau. C'est alors qu'ils avaient eu cette idée audacieuse : pourquoi ne pas envoyer *Prizyv* au pape de Rome, qui était alors Paul VI. C'était lui qui avait achevé les travaux de Vatican II, avait rencontré le patriarche de Constantinople Athénagoras et avait signé avec lui la levée réciproque des anathèmes entre orthodoxes et catholiques. Un tel homme ne pouvait pas ne pas comprendre l'aspiration de leur groupe, ils tentèrent leur chance, transmirent *Prizyv* par un moyen quelconque et le pape bénit leur revue. Ce fut pour Sandr et ses amis une grande source d'inspiration et voilà qu'à présent son successeur Jean-Paul II le bénissait, bénissait sa résistance aux épreuves.

En fait, depuis le début, Sandr n'avait pas imaginé le mouvement œcuménique qu'il avait commencé dans les frontières d'un seul pays ; le mouvement existait précisément pour dépasser les frontières politiques, psychologiques, confessionnelles, il avait toujours été habité par cette approche universelle. Même par les temps les plus durs, *Oecumena* était un lieu de rencontre de personnes, communautés, mouvements les plus divers. Sandr a cherché dans le monde entier des personnes partageant la même aspiration. Et il en a trouvé. Dès 1974, il a écrit une lettre à frère Roger et il a reçu une réponse. C'est ainsi qu'il a noué une amitié avec les frères de Taizé. A peu près à la même époque, il est entré en relation avec une petite sœur de Jésus, puis plus tard, il a rencontré petite sœur Magdeleine, la fondatrice des Petites Sœurs de Jésus lors de passages de celle-ci en Russie. Lors des rencontres de prière d'*Oecumena* se côtoyaient des gens qui ne pouvaient se rencontrer nulle part ailleurs : des quakers, des vieux croyants, des catholiques allemands d'Asie centrale, des membres de Communion et Libération, des luthériens finnois, des frères de Taizé, des membres du mouvement international Bible Speak. Dans ces rencontres, la dimension universelle du christianisme était manifestée dans toute sa plénitude, mais c'est précisément cela que les autorités ne pouvaient supporter : le KGB ne quittait pas Sandr de l'œil et s'abattit finalement sur lui de toute sa force répressive.

Mais « on ne se moque pas de Dieu » (Galates, 6, 7), et « celui qui aura tenu bon jusqu'au bout sera sauvé » (Matthieu, 24, 13). Sandr a tenu bon jusqu'au bout, il est revenu de l'enfer, il en est revenu en vainqueur.

Cependant la vie est un long chemin avec des épreuves petites et grandes, manifestes et imperceptibles. Ce qui semble le final d'une symphonie peut se révéler le prélude de la partie suivante. Dans une certaine mesure, on peut diviser la vie de Sandr en deux parties, avant et après l'arrestation. On a pu penser qu'après son retour, *Oecumena* allait reprendre force, les temps étant favorables, il en fut ainsi pendant trois ans : un premier camp chrétien en plein air, un festival dans une grande maison de la culture en 1989, pour le 50^e anniversaire de Sandr, un colloque à la Maison centrale des artistes, une grande rencontre à la Bibliothèque historique et beaucoup d'autres choses encore, tous étaient euphoriques.

Mais le 9 septembre 1990, la corde cassa à nouveau, le père Alexandre Men fut sauvagement assassiné, il semblait qu'un torrent de lave avait dévalé de la montagne et avait tout recouvert, le mal montrait à nouveau les dents. Le 19 août 1991 eut lieu le putsch. Deuxième alerte. Est-ce que tout allait

recommencer ? Pendant trois jours d'angoisse, les plateaux de la balance oscillèrent, mais finalement le bien l'emporta. L'Union soviétique s'est effondrée, l'empire du mal est entré dans le passé, bien que son ombre flotte au-dessus de nos têtes jusqu'à présent.

De nouvelles pousses ont écloso sur les vestiges de l'empire soviétique, les différentes républiques se sont séparées pour devenir des Etats indépendants, la Lettonie aussi et Sandr fut confronté à ce dilemme : rester en Russie et relever *Oecumena* ou rentrer dans sa patrie où habitait sa mère dans un âge très avancé. On pourrait écrire tout un livre sur elle, parce qu'elle a beaucoup souffert pour son fils, elle a prié pour lui jour et nuit, c'était chez elle que se rendaient ceux qui aidaient Sandr, qui en Occident intervenaient pour sa libération, qui, ici, dans notre pays priaient pour lui. Sans craindre les menaces du KGB, elle recevait tout le monde. Femme héroïque ! La conscience ne permettait pas à Sandr de la laisser.

D'ailleurs, il ne voyait pas de perspectives d'avenir particulières pour *Oecumena*. Son activité extérieure n'était plus nourrie par la croissance spirituelle existant dans les années 70, on ne se baigne pas deux fois dans la même rivière et il prit la décision difficile pour lui de partir au cours de l'été 1993. Sandr rentra à Riga et y demeure jusqu'à ce jour.

Sandr a toujours été à la fois philosophe et poète, un contemplatif et un penseur. Il avait compris qu'était venu le temps de réfléchir à tout ce qui lui était arrivé, il renonça à une vie active, il lit, réfléchit, traduit, commente Rainis, son poète préféré, écrit un livre autobiographique portant ce même nom de *Prizyv*. Non ce n'est pas *L'histoire de mes malheurs*, bien qu'il y décrive de manière assez précise tout ce qu'il a subi, les persécutions, l'incarcération, le procès, l'hôpital psychiatrique. C'est assez terrible à lire, mais ce n'est pas une lamentation sur lui-même, c'est un témoignage sur une époque pour que l'on sache, pour que l'on se souvienne. Je pense qu'il faudrait donner ce livre à lire à ceux qui ont la nostalgie de l'Union soviétique.

Mais il n'y a pas que cela dans ce livre. Sandr y synthétise tout ce qu'il a écrit dans *Prizyv* dans les années 70 et à quoi il a réfléchi par la suite. Il décrit certaines rencontres importantes et les personnes qui lui sont particulièrement chères. Il écrit de manière très poétique, parce que pour raconter une telle vie, il faudrait des volumes entiers ou tout concentrer dans un poème bref, mais très dense. C'est ainsi qu'il écrit. Ses réflexions sont des poèmes, pas toujours de forme habituelle, la plupart du temps sans rimes, mais c'est de la véritable poésie. « Les lignes ne riment pas, les jours non plus, ils sont uniques. Notre chemin n'est pas un cercle, mais une percée en avant. »

Sandr se promène souvent à travers sa ville natale, à travers les ruelles qu'il aime, il pénètre dans les lieux familiers depuis son enfance, depuis sa jeunesse, on dirait qu'il n'a jamais quitté cette ville, d'ailleurs même à Moscou, il habitait derrière la gare de Riga. Bien sûr dans toute ville, quelque chose change avec le temps, il en est ainsi à Riga, mais il y a quelque chose qui ne change pas. On dirait qu'avec le temps, Sandr lui-même ne change pas, il a toujours son léger accent, la finesse de son humour, son attention à l'égard de ses interlocuteurs et un mystère caché au fond de son cœur.

